7

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

ARLEQUIN HULLA, ET LA REVUE DES THEATRES.

COMEDIES, en un Acte.

PAR Mrs. DOMINIQUE & ROMAGNESI, Comediens Italiens ordinaires du Roi.

Representées, pour la premiere fois, par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le premier Mars 1728.





A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



ARLEQUIN HULLA,

ET

LA REVUE

DES THEATRES.

COMEDIES.



AUTRES OUVRAGES
Des Srs. Dominique & Romagnesi, qui se vendent chez le même Libraire.

Arcagambis, *Tragi-Comedie*; in 12.

Les Païsans de Qualité, les Debuts avec leurs Intermedes. *Comedies*, in 12.

Les Parodies, *trois Volumes*, in 12.

De Mr. Romagnesi, seul.

Le Temple de la Verité. *Comedie.* in12.



ARLEQUIN HULLA,

COMEDIE.

ACTEURS,

ACMET.
ZAIDE.
ARLEQUIN.
FATIME.
L'HIMAN.
LE MOUFTI.
SUITE DU MOUFTI,
LE CADIS.
SUITE DU CADIS,



ARLEQUIN HULLA.*

SCENE PREMIERE.

ZAIDE, FATIME.

ZAIDE.



AH ! ma chere Fatime, quelle joye ! je suis repudiée. Acmet piqué de ma froideur, me laisse enfin maîtresse de moi-même.

FATIME.

Je ne vous comprens point, Madame. Quoi ! vous arrivez Esclave dans cette Isle, un riche Marchand vous achete,

* Lorsqu'un Mahometan a repudié sa femme, il ne peut la reprendre qu'un autre homme ne l'ait épousée, & ensuite repudiée auparavant. Ce second mari s'appelle Hulla.

& vous épouſe, vous le perdez, & vous ne pleurez pas?

ZAIDE.

De quel païs êtes-vous donc, Fatime? perdre un mari & pleurer! eſt-ce ici la mode?

FATIME.

Ce n'eſt pas de la perte du mari dont je parle, c'eſt l'affront d'en être repudiée, & repudiée même avant que d'être entierement ſa femme.

ZAIDE.

C'eſt là le plaiſant de mon avanture; voilà la troiſiéme fois que cela m'arrive.

FATIME.

Vous avez du malheur.

ZAIDE.

Il ſemble que le ſort prenne plaiſir à me ſéparer de ceux qui m'aiment, au moment que je dois leur être unie; je fus d'abord deſtinée à être Sultane favorite du Bacha de Maroc, il me reçut dans ſon Serrail avec tout l'éclat que cette dignité exige: on me fit paſſer dans l'appartement qui m'étoit deſtiné, je me mis à ma fenêtre attendant ſon arrivée.....

FATIME.

Fort impatiente je gage? je me mets

à votre place.

ZAIDE.

Non : j'avois tant d'indifference pour lui, qu'à peine ma fortune flattoit-elle mon amour propre.

FATIME.

Vous êtiez dégoûtée, un Bacha Maroquin!

ZAIDE.

J'apperçus de ma fenêtre un homme qui m'examinoit avec une attention qui me devint suspecte, je lui fis signe de se retirer, il interpreta mal mes gestes aparemment, car il s'approcha encore davantage.

FATIME.

Vos gestes étoient peut-être équivoques.

ZAIDE.

Je lui criai : arrête temeraire, que fais-tu ? envisage le péril que tu cours; si le Bacha te voit, tu es perdu, je suis sa favorite.

FATIME.

Il se retira sans doute?

ZAÏDE.

Non, il me regarda passionnement, & me fit comprendre par ses actions le mépris qu'il faisoit d'un peril si évident:

je te l'avouë Fatime, sa constance opiniâtre m'étonna ; il s'exprima ensuite par des démonstrations si persuasives, mêlées d'un Comique si spirituel, que je ne pûs m'empêcher de soûrire.

FATIME.

Ah ! je devine le reste : femme qui soûrit.....

ZAIDE.

Ce fut pour lors que son agilité me surprit, il s'élança & grimpa jusqu'à ma fenêtre.

FATIME.

La voilà prise d'assaut.

ZAIDE.

Juge de mon étonnement, je voulus le repousser, mais tous mes efforts furent inutiles, & craignant que quelqu'un ne l'apperçût, je le laissai entrer dans ma chambre.

FATIME.

De peur de scandale.

ZAIDE.

Il n'y fut pas plûtôt que ma vertu me fit faire de sérieuses refléxions, je ne voulus point l'écouter, & ne lui prêtai l'oreille que lorsqu'il me parla de mariage.

FATIME.

On ne pouvoit pas resister à cela.

ZAÏDE.

Il ajoûta tendrement, qu'il y avoit plus d'une année qu'il cherchoit à me donner des preuves de sa passion, & qu'il étoit charmé d'avoir trouvé une occasion, où sa vie fût en risque, puisqu'elle pouvoit me convaincre de la sincerité de ses feux; je m'attendris, Fatime, en y songeant: le pauvre garçon!

FATIME.

Je le crois bien, j'en pleure, moi que cela ne regarde pas.

ZAIDE.

Mon indifference pour le Bacha, ou plûtôt mon penchant pour l'Etranger, me détermina; nous nous promîmes une foi mutuelle, & nous allions prendre des mesures pour nous échaper ensemble, lorsque le Bacha entra.

FATIME.

La vilaine visite!

ZAIDE.

Figure-toi mon trouble & sa colere: il ne s'arrêta point à des reproches, & sans s'informer par où l'Etranger étoit entré, il lui fit prendre la même route....

FATIME.

Quoi! il le fit jetter par la même fenêtre?

ZAIDE.

Non, par une autre fenêtre qui donnoit sur la Mer.

FATIME.

C'est-à-dire, qu'il entra par l'une, & qu'il sortit par l'autre.

ZAIDE.

Pour moi je fus renvoyée sur le champ, & le Bacha ordonna qu'on me vendît aux premiers Marchands qu'on trouveroit; on m'embarqua dans le Vaisseau où je t'ai trouvée, nous arrivons dans cette Isle, Acmet m'achete, m'épouse, & me répudie le même jour; tu vois Fatime que voilà trois maris qui ne m'ont guéres ennuïée.

FATIME.

J'admire la bizarerie de votre étoile mais n'écrivez-vous point à vos parens?

ZAIDE.

Je n'en connois aucun; ma mere & moi nous fûmes enlevées à mon pere par un Corsaire qui nous vendit à Maroc, & j'étois si jeune quand ma mere mourut, que je me souviens à peine qu'elle me mît ce bracelet.

FATIME.

Il eſt d'un prix conſiderable, & je m'étonne qu'un Corſaire lui ait laiſſé ce bijou.

ZAIDE.

Elle l'avoit caché ſoigneuſement Fatime, & le Marchand à qui je fus confiée après ſa mort, étoit honnête homme.

FATIME.

Mais, Madame, qu'allez-vous faire maintenant? Quelque époux va encore ſe preſenter, & comme Eſclave, vous ſerez obligée de le prendre.

ZAIDE.

Je les recevrai tous comme Acmet.

FATIME.

Il en viendra peut-être quelqu'un qui trouvera le ſecret de vous plaire.

ZAIDE.

Je n'en trouverai aucun qui me conſole de mon Etranger.

FATIME.

Il étoit donc bien aimable?

ZAIDE.

Il avoit le don de me le paroître: ce n'étoit pas un Adonis à la verité, mais qu'importe, mon heure d'aimer étoit venuë.

FATIME.

Quel eſt ſon nom ?

ZAIDE.

Je n'ai pas penſé à le lui demander.

FATIME.

Quand on eſt ſi peu de tems enſemble, on ne peut pas ſonger à tout : mais le pauvre garçon ſera noïé.

ZAIDE.

C'eſt ce que je crains.

FATIME.

Vous n'en devez pas douter : Croyez-moi, Madame, gardez Acmet, c'eſt un homme qui vous adore.

ZAIDE.

Ma paſſion pour l'Etranger eſt trop forte, & malgré le peu d'eſperance que j'ai de le revoir, je dois au moins faire mon poſſible pour le retrouver; que ſçait-on, il ſe ſera peut-être ſauvé des ondes.

FATIME.

Mais, êtes-vous votre maîtreſſe? pouvez-vous partir de cette Iſle?

ZAIDE.

J'ai gagné le Capitaine de notre Vaiſſeau, qui doit me ſouſtraire à la tyrannie de mon ſort, & j'ai reſolu de feindre avec Acmet, quoi qu'il me propoſe,

pour mieux me faciliter les moyens de ma fuite : mais le voici.

SCENE II.

ACMET, ZAIDE, FATIME.

ACMET.

HE bien Zaide, je viens de m'y resoudre, jugez de la funeste extrémité où votre froideur m'a réduit ; je ne puis vivre sans vous posseder, & la Loi ne me le permet qu'en prenant un Hulla qui vous épouse pour une nuit, & qui vous repudie ensuite.

ZAIDE.

Comment Seigneur, je vais encore être mariée ?

FATIME, *à part.*

Et quatre.

ACMET.

Oui, cruelle, il falloit répondre à la tendresse d'un Epoux qui vous adore ; tendresse fatale, que vous lui avez inspirée du premier coup d'œil : Quoi ! votre Maître vous épouse pour ne point vous faire rougir de ses empressemens,

& vous refusez à son ardeur un retour que vous deviez à la seule reconnoissance!

FATIME.

Que cela ne vous étonne pas, Seigneur Acmet; elle n'est point de ce païs-ci : dans sa patrie les femmes sont très - reservées avec leurs maris, elles leur font valoir jusqu'à la moindre faveur.

ACMET.

Ce n'est point avec ceux qui vous aiment veritablement que de pareilles reserves sont permises : mais, que dis-je, elle n'a suivi que les mouvemens de son cœur, & toutes les femmes de l'univers doivent repondre sans scrupule à l'amour legitime qu'un mari leur inspire.

FATIME.

Allons, vous avez pris la mouche un peu trop brusquement.

ACMET.

Paroît-elle touchée du chagrin qui me devore? me rassure t'elle sur le doute affreux qui m'agite? Zaide m'aimerez-vous?

ZAIDE.

Seigneur.

ACMET.

Confentirez-vous à prendre un Hulla qui vous remette demain à mon pouvoir ?

ZAIDE.

Oui, Seigneur.

ACMET.

Qu'entends-je, ingratte que vous êtes ?

FATIME.

Mais avez-vous perdu l'efprit ? il faut bien qu'elle accepte ce parti, puifque c'eft le feul moïen d'être à vous.

ACMET.

Oui : mais elle ne doit l'accepter qu'en gémiffant.

FATIME.

Bon ! vous êtes trop délicat pour un Turc. Voilà ce qu'il vous en coûte Meffieurs les maris d'Orient, vous repudiez vos femmes, & il vous faut après cela de beaux & bons Hullas qui vous retabliffent dans vos charges.

ZAIDE.

Seigneur, vous me rendez peu de juftice ; je n'accepte le Hulla qu'à condition qu'il me quittera immediatement après la Cérémonie : je fuis Etrangere, & je ne pretens pas......

ACMET.

Vous me rendez la vie, & quand il m'en devroit coûter ce que je possede, je trouverai un Hulla qui ne donnera aucune atteinte à votre délicatesse, ni à la mienne.

ZAIDE

J'y mettrai bon ordre.

ACMET.

Le Chef de la Mosquée est mon ami, & j'attends tout de son zéle ; je le vois, laissez-nous ensemble.

ZAIDE.

Songez que vous êtes mon mari, que vous m'aimez, que vous me donnez un Hulla, & qu'enfin c'est à vous à le bien choisir.

FATIME.

Seigneur, si vous voulez que le Hulla vous convienne, faites ensorte qu'il ne convienne point à votre femme.

ZAIDE *à Fatime en sortant.*

Allons songer à notre depart.



SCENE III.

L'HIMAN, ACMET.

ACMET.

HE bien sage Dervis, avez-vous travaillé au repos de ma vie? avez vous trouvé un Hulla tel que je le souhaite?

L'HIMAN.

Vous me voyez rêveur au choix de celui qui doit épouser votre femme; si je le prends aimable, elle l'aimera par raison; si je le prend laid, elle l'aimera peut-être par caprice, & qui plus est, si nous prenons un homme de notre Isle, il ne la repudiera peut-être pas demain comme vous voulez: il nous faut donc un Etranger à qui l'argent fasse faire tout ce que nous souhaiterons.

ACMET.

Où le trouver?

L'HIMAN

Si je n'étois pas Himan & Chef de Mosquée, vous ne seriez pas long-tems dans l'embarras, je suis un ami sincere,

j'épouserois votre femme dès ce soir, & je vous la rendrois demain matin; cela est sûr : mais....

ACMET.

Mais, quelles mesures prendre?

L'HIMAN.

Je crois avoir trouvé votre fait; nous avons dans la Mosquée un Etranger nommé Arlequin, qui nous a demandé azile pour quelque tems, j'en ferai ce que je voudrai; allez faire preparer la cérémonie du mariage, j'espere que l'Epoux sera bientôt trouvé.

ACMET.

Vous sçavez ce que je vous ai recommandé, ménagez mes craintes & ma jalousie.

L'HIMAN.

Ne vous mettez pas en peine. C'est le seul parti que j'aye à prendre; il a besoin d'argent, Acmet lui donnera sans balancer une somme considerable, & je le ferai partir à la pointe du jour.



SCENE

SCENE IV.

ARLEQUIN, L'HIMAN.

ARLEQUIN.

AH Monfieur l'Himan, mettez ordre à la revolte générale, qui ménace la Mofquée, tous les Dervis font en combuftion, ils font un tapage affreux; il n'y a que votre prefence qui puiffe les contenir.

L'HIMAN.

Quel eft le fujet de leur querelle?

ARLEQUIN.

Mr. le Gouverneur leur a envoyé un bœuf, ils font en difpute pour la fauce qu'ils y feront.

L'HIMAN.

Qu'ils s'accommodent; Arlequin, vous fçavez avec quelle cordialité je vous ai recuëilli chez nous.

ARLEQUIN.

On n'a jamais rien vû de fi honnête!

L'HIMAN.

Je veux faire encore plus, & met-

tre le comble aux obligations que vous m'avez.

ARLEQUIN.

Vous avez beau faire, rien n'augmentera ma reconnoissance. Est-ce que vous voulez me donner quelque chose ?

L'HIMAN.

Je veux vous marier tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie dès à present.

L'HIMAN.

Je ne veux vous marier que pour cinq ou six heures : vous sçavez ce que c'est qu'un Hulla ?

ARLEQUIN.

A peu près.

L'HIMAN.

He bien, il se presente une occasion de l'être, & de partir dès demain matin, il y a deux cens sequins à gagner.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas faire votre affaire.

L'HIMAN.

Et pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'est que j'ai promis foi de mariage à une maîtresse que j'ai fait à Maroc.

L'HIMAN.

Qui est cette Maîtresse ? dans quelle maison est-elle ?

ARLEQUIN.

Dans une maison où il n'y a pas d'escaliers, je n'y connois que des fenêtres. Notre mariage est un mariage en l'air, à la verité : mais j'aime trop ma Sultane pour lui manquer de parole.

L'HIMAN.

Il n'importe, ce sont les premiers sermens qui tiennent, & vous serez demain en état de remplir les vôtres ; ceci n'est qu'une formalité, une espece de mariage dont le pouvoir ne subsiste que jusques à la pointe du jour.

ARLEQUIN.

Avez-vous vû beaucoup de mariages qui aïent subsisté plus long-tems ? J'appelle cela un mariage dans toutes les formes, moy.

L'HIMAN.

Et le mari de la Dame, après que vous l'aurez repudiée, vous comptera deux cens sequins.

ARLEQUIN.

Il y a de bons maris dans ce païs-ci ; donner de l'argent à leurs Hullas ! je sçai bien des endroits où l'on voit tout le contraire.

vira à chercher ma belle Sultane.

SCENE V.

ACMET, L'HIMAN, ARLEQUIN.

ACMET.

QUoi! je vous retrouve encore? est-ce ainsi que vous travaillez à mon repos? Ah! cher Dervis, quelle nonchalance! on voit bien que vous n'avez jamais été frappé des inquiétudes amoureuses, ausquelles les cœurs sensibles ne peuvent resister.

ARLEQUIN *à part.*

Voilà un homme qui connoît bien les Dervis.

L'HIMAN.

Sans sortir de chez vous j'ai trouvé ce qu'il vous faut; toutes mes mesures sont prises avec ce garçon, il est convenu de tout.

ACMET.

Quoi!. c'est lui qui doit être mon Hulla?

L'HIMAN.

Lui-même.

ACMET.

Non, quand je l'aurois fait faire exprès, je n'aurois pû en trouver un plus propre à bannir mes soupçons. Que ne vous dois-je point? Que je vous embrasse, & lui aussi. Où avez vous pû trouver une représentation aussi héteroclite?

ARLEQUIN.

Qui est cet homme là? Monsieur.

L'HIMAN.

Il se nomme Acmet; c'est le mari en question dont vous devez être le Hulla.

ARLEQUIN.

Quelle figure originale! ma foi je lui pardonne d'être jaloux. *Oh che muso!*

ACMET.

Que dit-il?

ARLEQUIN.

Je dis, Monsieur, que je suis ravi de trouver l'occasion de vous être utile, & d'employer mon Hullanisme en votre faveur.

ACMET.

L'Himan vous a-t-il instruit de ce que vous avez à faire?

ARLEQUIN.

Je n'ai pas besoin d'instruction, tout

le monde ſçait cela.

ACMET.

Entrez-donc dans cette chambre ; vous y trouverez des Gens qui vous y attendent, & qui vous donneront ce qui vous eſt neceſſaire pour la Cérémonie.

ARLEQUIN.

Pour la Cérémonie... oui... ah, ah, ah. Je n'y manquerai pas, j'y vais Mr. Acmet, pou, ou, ou. *La bruta beſtia!*

ACMET.

Il eſt de bonne humeur : mais où l'avez-vous trouvé ?

L'HIMAN.

C'eſt ce garçon dont je vous ai parlé qui m'a demandé azile dans la Moſquée : mais, le jour finit, il eſt tems de conclure l'affaire, & je vais avertir votre femme de ſe rendre ici à l'inſtant même.

ACMET.

Depuis que je connois le Hulla, ma crainte eſt un peu diminuée, & quand ma femme le verroit, je ſerois aſſurément bien malheureux ſi une pareille figure lui inſpiroit de la tendreſſe : N'importe, je veux pendant la Cérémonie parler à l'Himan, & tâcher de lui

faire executer un projet, d'où dépend ma tranquillité.

SCENE VI.

LE MOUFTI & sa suite, ARLEQUIN, ZAIDE, FATIME, ACMET.

CHOEUR.

Hulla que vous êtes heureux !

UNE FEMME.

Aujourd'hui l'Hymen vous engage,
Et dès demain un doux veuvage,
Vous delivrera de ses nœuds;
Hulla que vous êtes heureux !

LE MOUFTI.

Par le Turban & par l'Aigrette
De Mahomet notre Prophete,
Hulla promettez & jurez
Que demain vous la repudierez.

LE CHOEUR.

Jurar, jurar, jurar.

ARLEQUIN.

Je jurerai tant qu'il vous plaira.

LE

LE MOUFTI.

Himen viens éclairer ces lieux,
Mais chasse l'amour de ta suite ;
Previens ce Dieu, le volage te quitte ;
Si-tôt qu'il voit briller tes feux.

Per il mio poter di Moufti
Mi conti jungir ti ;
Sposar, ma non amar,
Repudiar.

LE CHOEUR.

Repudiar, repudiar.

Le Moufti sort avec sa suite, & on laisse Arlequin seul.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela signifie ? on ferme la porte au nez à un nouveau marié !

SCENE VII.

L'HIMAN, ARLEQUIN.

L'HIMAN *en dedans.*

NE vous mettez pas en peine, Seigneur Acmet, je vais agir d'une maniere, que vous n'aurez pas le moindre sujet de crainte.

ARLEQUIN. *Il entre.*

Parlez-donc Monsieur l'Himan, pour

quoi m'empêcher de suivre ma femme? quelles manieres sont-ce là, me prend-on pour un Hulla *ad honores*?

L'HIMAN.

Ne vous impatientez pas, on va vous l'amener: mais avant son arrivée je serois bien-aise d'avoir avec vous une petite explication.

ARLEQUIN.

Touchant quoi?

L'HIMAN,

Touchant les scrupules que vous aviez tantôt sur votre mariage, par raport à la foi qui vous engage à une autre personne.

ARLEQUIN.

Bon, bon, des scrupules, vous me les avez levez.

L'HIMAN.

Depuis j'y ai fait reflexion, & je les trouve mieux fondez que je ne croyois d'abord.

ARLEQUIN.

Ma foi tant pis pour eux, je m'en lave les mains; je me suis fié à vous, je ne croïois pas que les Gens de votre caractere pûssent se tromper.

L'HIMAN.

J'imagine un moïen pour que vous

n'ayez rien à vous reprocher.

ARLEQUIN.

Quel est-il ?

L'HIMAN.

Il s'agit de garder la foi que vous avez donnée à votre maîtresse ; jusqu'ici vous ne lui en avez pas manqué en épousant une autre femme, le mal n'est pas dans ce que vous avez fait, mais dans ce que vous pourriez faire.

ARLEQUIN.

He bien ?

L'HIMAN.

Vous ne m'entendez pas ?

ARLEQUIN.

Non.

L'HIMAN.

Le butor ! vous ne manquez point à la fidelité que vous avez jurée à votre maîtresse si vous agissez avec votre femme comme fit un Chasseur avec un lievre....

ARLEQUIN.

Voyons.

L'HIMAN.

Souvenez-vous que c'est une comparaison : Un jour un Chasseur trouva un lievre agité, aussitôt...

ARLEQUIN.

Ah ! voilà le lievre mort.

comme si j'étois son mari depuis dix ans.

L'HIMAN.

Prenons un autre tour. Voici le fait expliqué plus clairement : Comme vous êtes Etranger vous n'êtes pas obligé de sçavoir les coûtumes du pays, & je dois vous avertir que la Loi ordonne au Hulla de passer la nuit avec sa femme, sans lui adresser la parole, sans lumiere, & sur un siége éloigné du sien.

ARLEQUIN

Voilà bien des façons; que ne me disiez-vous cela d'abord sans me parler de lievre?

L'HIMAN.

Je voulois que votre maîtresse ne dût qu'à votre fidelité ce que vous êtes obligé d'observer en suivant la Loi, & vous en faire un merite.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien redevable.

L'HIMAN.

Vous êtes instruit de la maniere dont vous devez agir, on va vous amener votre Epouse; gardez-vous bien d'enfreindre les Loix prescrites.

ARLEQUIN.

Je n'ai garde: mais si ma femme me

parle, il faudra bien lui repondre ?

L'HIMAN.

Elle ne vous parlera pas.

ARLEQUIN,

Ce ſont ſes affaires au moins ; car je ne vous repons de rien, ſi elle entâme la converſation.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, *d'abord ſeul, & enſuite*, FATIME, & ZAIDE.

JE me trouve dans une conjoncture bien delicate, je ne ſçai comment je m'en tirerai. Sans lumiere ; ſur un ſiége ; ne lui point parler ! Cette défenſe m'aiguillone, & d'ailleurs Mr. l'Himan m'eſt devenu ſuſpect ; il m'a battu la Campagne : mais n'importe, faiſons ce que j'ai promis ; ſi j'y manquois, on me chicaneroit peut-être ſur les deux cens ſequins, & voilà dequoi il eſt queſtion à preſent. Mettons-nous ſur ce fauteüil, & dormons ; c'eſt le meilleur parti que j'aye à prendre.

Le Théâtre paroît ſans lumiere pendant

toute cette Scene, & Arlequin assis sur un Fauteüil à un coin de Théatre, & Zaide de l'autre, font un jeu de Théatre très-plaisant & convenable au Sujet, avant de parler.

FATIME *à Zaide en entrant.*

N'ayez aucune peur, Madame, le Hulla n'est point à craindre, & nous allons demeurer dans la chambre voisine.

ZAIDE.

Que je suis à plaindre, ma chere Fatime ! le Capitaine dont je t'avois parlé vient de partir, je n'ai plus d'espoir.

FATIME.

Il faut attendre quelque occasion plus favorable. *Elle sort.*

ARLEQUIN.

La voici, de peur d'accident, éloignons-nous.

ZAIDE.

Je crois que le Hulla s'approche ?

ARLEQUIN.

Ah ! je suis perdu, elle vient à l'abordage.

ZAIDE.

Il me parle, je tremble.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que cela veut dire, je

n'ai jamais eu tant d'envie de dormir, & jamais je n'ai été si éveillé ; dormez donc Mr. Arlequin.

ZAIDE.

Je n'entens rien : seroit-il sorti ?

ARLEQUIN *dormant & rêvant.*

Au chat, au chat, ah le coquin !

SCENE IX.

L'HIMAN, ZAIDE, FATIME, ARLEQUIN.

L'HIMAN.

QU'y a-t-il Seigneur Hulla ?

ARLEQUIN.

Rien : je rêvois qu'un chat emportoit mon fromage.

FATIME *entrant.*

Quoi-donc Madame ! qu'est-il arrivé ?

ZAIDE.

Rien Fatime, ce n'est qu'un rêve ; Oh le sot Hulla ! laisse-moi, je n'ai plus de crainte.

L'HIMAN.

Fort bien, continuez. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Ce fripon de chat ! achevons de dormir.

ZAIDE.

Voilà un Hulla tel que je le souhaittois ; un pareil bonheur ne pouvoit arriver qu'à moi, cela eſt plaiſant !

ARLEQUIN.

Elle rêve à ſon tour, je crois.

ZAIDE.

Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Elle rit, elle ne rêve pas, apparemment que le chat a emporté ſon fromage.

ZAIDE.

Sa ſtupidité me pique ; j'aurois ſouhaité qu'il m'eût parlé pour avoir le plaiſir de le rebuter ; puiſqu'il eſt ſi bête, je veux me rejoüir à ſes dépens. Hulla, Hulla.

ARLEQUIN.

Ne me parlez pas Madame, cela eſt mis dans notre marché.

ZAIDE.

Comment, vous craignez de me parler ?

ARLEQUIN.

Oui.

ZAIDE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt que la Loi le défend ; nous ſça-

vons les regles.

ZAIDE.

L'animal ! à quoi pretendez-vous employer le tems que nous avons à passer ensemble ?

ARLEQUIN.

A dormir, bon soir.

ZAIDE.

Voilà un bon soir bien galant ! en verité Hulla, votre procedé m'étonne, vous avez bien peu de politesse.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas qu'elle babille, je l'avois bien dit : eh taisez-vous.

ZAIDE.

Votre charge vous obligeoit du moins à me faire un compliment gratieux avant que de vous endormir.

ARLEQUIN.

Je n'en sçai point faire.

ZAIDE.

J'ose pourtant me flatter que si vous me voyiez, vous auriez quelque chose à me dire.

ARLEQUIN.

Je sçai que vous êtes jolie, & c'est pour cela que je vous crains ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je passe par les avantures amoureuses, la fin m'en est

toûjours tragique.

ZAIDE.

Vous avez donc été amoureux quelquefois ?

ARLEQUIN.

Je le suis bien encore, malheureusement pour moi.

ZAIDE.

Qu'y a-t-il là de malheureux ?

ARLEQUIN.

C'est que j'ai perdu ma maîtresse.

ZAIDE

Je vous plains d'autant plus que je suis dans le même cas ; j'ai aussi perdu mon amant.

ARLEQUIN.

Et pour vous consoler vous épousez deux maris par jour.

ZAIDE.

On m'y force : je suis Esclave : je puis dire cependant, que j'ai poussé la constance aussi loin qu'elle peut aller, & l'amour que j'ai pour mon amant, quoique je le croye mort, m'a fait traiter Acmet si froidement qu'il m'a repudiée, & je m'étois proposée d'agir avec vous d'une maniere à m'attirer un pareil traitement.

ARLEQUIN.

Cela eſt bien honnête.

ZAIDE.

Mais il ne ſera pas neceſſaire.

ARLEQUIN.

Comment donc, pour qui me prenez-vous ?

ZAIDE.

Pour un Hulla très-aſſoupi.

ARLEQUIN.

Cela vous pique un peu, mais je ne m'en embarraſſe guere ; aprenez que ſans la fidelité que je conſerve à ma Sultane, je vous aurois bien fait voir que je ſuis votre maître.

ZAIDE.

Tout bon.

ARLEQUIN.

Ne m'inſultez pas.

ZAIDE.

Parlons de votre maîtreſſe, je la felicite d'avoir un amant ſi conſtant ; cela m'étonne.

ARLEQUIN.

Vraiment, la conſtance vous étonne toûjours vous autres femmes.

ZAIDE.

Je ſerois fâchée que quelqu'un m'y ſurpaſsât ; vous voyez tout l'amour que

j'ai pour mon amant, je n'ai jamais été avec lui qu'une demie heure.

ARLEQUIN.

Je n'ai jamais eu avec ma maîtresse qu'une conversation de trente minutes.

ZAIDE

J'ignore son nom & sa qualité.

ARLEQUIN.

Je ne sçai qui elle est, ni comment elle s'appelle, mais il y avoit long-tems que je la guettois.

ZAIDE.

Mon amant n'étoit pas magnifiquement habillé, mais il avoit sans cela tout ce qu'il falloit pour me plaire.

ARLEQUIN.

Ma maîtresse avoit des habits magnifiques ; mais ce n'étoit pas sa parure qui me touchoit, & je l'aurois autant aimée en robbe de mousseline.

ZAIDE.

Nous állions être heureux quand nous fûmes separez.

ARLEQUIN.

Nous touchions à la fin du Roman quand on vint nous troubler.

ZAIDE.

Ce fut une catastrophe bien funeste.

ARLEQUIN.

Pas si funeste que notre dénoüement.

ZAIDE.

J'étois entre les mains de gens barbares, que rien ne pût attendrir.

ARLEQUIN.

J'avois à faire à des brutaux qui ne voulurent point se payer de raison.

ZAIDE.

Ils firent subir à mon amant le sort le plus cruel; & pour moi ils me vendirent à des Marchands d'Esclaves.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce qu'ils firent de ma maîtresse; mais pour moi ils ne me ménagerent guere.

ZAIDE.

Il y a plus de simpatie entre nous que je n'avois pensé d'abord.

ARLEQUIN.

Et où cela vous est-il arrivé?

ZAIDE.

A Maroc.

ARLEQUIN.

A Maroc? diable! cette Ville là est bien fatale aux amoureux; c'est à Maroc aussi que s'est passée mon avanture.

ZAIDE.

Il n'est pas possible! Et depuis ce

tems-là n'avez-vous point eu des nouvelles de votre maîtreſſe ?

ARLEQUIN.

Ma foi non ; mais vous, Madame, ſçavez-vous ce qu'eſt devenu votre amant ?

ZAIDE.

Helas ! je le crois noyé.

ARLEQUIN.

Ma maîtreſſe me croit de même, j'en ſuis ſûr.

ZAIDE.

Si vous ſçaviez le nom de votre maîtreſſe, je pourrois vous inſtruire de ſon ſort ; je connois tout Maroc, il n'y a pas plus d'un mois que j'en ſuis ſortie.

ARLEQUIN.

C'eſt dans ce tems-là que mon malheur m'eſt arrivé.

ZAIDE.

Faites-m'en le portrait ? peut-être la connoîtrai-je.

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt une petite brune qui promet d'être bien-tôt une grande fille, bien faite, les yeux vifs & aſſaſſins, languiſſans, un nez aimable, une bouche un peu grandelette à la verité,

mais faite exprès pour laisser voir un ratelier de perles orientales, un parler doux & engageant, des petites manieres à manger ; c'est tout ce que j'ai eu le bonheur de remarquer.

ZAIDE.

Si j'avois de l'amour propre, je croirois que ce portrait me ressembleroit assez.

ARLEQUIN.

Comme je dois retourner à Maroc, j'y trouverai peut-être votre amant, dépeignez-le moi ?

ZAIDE.

C'est un petit homme bien fait, le teint brun, des petits yeux, mais ardens, le nez épaté, mais fripon, une barbe frisée, la phisionomie comique, badin comme un petit chat, & l'esprit le plus original du monde.

ARLEQUIN.

Comment diable ! voilà mon portrait tiré d'après nature.

ZAIDE.

Je croirois que vous avez tiré celui de votre maîtresse sur le mien.

ARLEQUIN.

Il y a là dedans quelque chose d'extraordinaire.

ZAIDE.

Se pourroit-il.... mais non, je ne suis pas assez heureuse.

ARLEQUIN.

De quel pays est votre amant? & comment étoit-il habillé ?

ZAIDE.

Il étoit Italien, il avoit un habit de quatre ou cinq couleurs, un sabre de bois, & un petit chapeau blanc.

ARLEQUIN.

Comment! c'est de moi qu'elle parle.

ZAIDE.

Quel étoit l'ajustement de votre maîtresse ?

ARLEQUIN.

Elle portoit ce jour là une cymare bleuë à fleurs d'or ; elle étoit coëffée.... comme la Sultane Favorite du chien de Bacha qui me fit jetter par les fenêtres.

ZAIDE.

Oh Ciel ! qu'entends-je ! cher Etranger, est-ce vous ?

ARLEQUIN.

Ah! belle Sultane, suis-je assez fortuné ?

ZAIDE.

Vîte de la lumiere.

ARLEQUIN.

Non, il n'en faut point, vos yeux me suffisent.

SCENE X.

ZAIDE, ARLEQUIN, FATIME.

FATIME.

QU'y a-t-il donc, Madame ?

ZAIDE.

Oh ma chere Fatime! j'ai retrouvé mon amant; cet Hulla est l'Etranger dont je t'ai parlé.

FATIME.

Je vous felicite de votre bonheur: mais il ne sera pas de longue durée, puisqu'il faut qu'il vous repudie.

ARLEQUIN.

Que je la repudie ?

ZAIDE.

Je ne m'y attens point du tout.



SCENE XI.

ACMET, L'HIMAN, ZAIDE, ARLEQUIN.

ACMET.

SEigneur Hulla, voilà le jour qui vous chasse, & je vous apporte votre argent.

ARLEQUIN.

J'ai trop de conscience pour le prendre, je ne l'ai point gagné.

L'HIMAN.

Il a raison : allons, dis-lui, va, je te repudie.

ARLEQUIN.

Va, je te garde.

L'HIMAN.

Que dis tu donc ?

ARLEQUIN.

Quoi ! vous ne m'entendez pas ?

L'HIMAN.

Non.

ARLEQUIN.

Le butor ! je vais vous donner une comparaison. Le Chasseur s'approchant du liévre, le reconnut pour être un lapin

de sa garêne, & le ramena dans son terrier.

ACMET.

Qu'est-ce que cela signifie?

ARLEQUIN.

Cela signifie, que vous ne tâterez point de ce lievre là, mon ami; c'est moi qui l'ai levé le premier.

L'HIMAN.

Comment malheureux! crois tu te mocquer de nous? n'as tu pas promis de la repudier?

ARLEQUIN.

Oui: mais les premiers sermens sont toûjours les preferez; vous me l'avez dit, Monsieur l'Himan; Et voilà cette Maîtresse que j'avois perduë, & à qui j'avois donné ma foi.

ACMET.

Quel Hulla m'avez-vous choisi? Que je suis malheureux! Ah Madame, pouvez-vous vous résoudre à garder un pareil Epoux?

ZAIDE.

L'effort ne sera pas grand pour moi, nous avions été separez, vous avez eu la bonté de nous rejoindre, il ne nous reste plus qu'à vous remercier.

ACMET.

Quoi! vous me le preferez, après ce que j'ai fait pour vous.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous fait pour elle, s'il vous plaît? avez-vous sauté par les fenêtres, comme moi? Voilà ce qu'on appelle des preuves d'amour.

L'HIMAN.

Voici le Cadis qui doit être temoin de la repudiation; crois-moi, prends ton parti, & fais de bonne grace ce qu'on te feroit executer par force.

ARLEQUIN.

Tous les Cadis du monde ne me feroient pas renoncer à ma belle Sultane.

SCENE XII.

LE CADIS, ET LES SUSDITS.

L'HIMAN.

NOus allons voir. Seigneur, vous voyez un miserable qui nous manque de parole, & qui veut garder effrontement une femme qu'il a promis de repudier.

ARLEQUIN.

Voilà un grand mal!

LE CADIS.

A-t-il promis de la repudier?

ACMET.

Oui, Seigneur.

LE CADIS.

Qui eſt-il?

L'HIMAN.

Etranger.

LE CADIS.

Il faut donc lui donner la baſtonade.

ARLEQUIN.

Belle conſequence! Qu'y a-t-il donc de neceſſaire là dedans?

LE CADIS.

Dans notre Iſle c'eſt la punition de ceux qui manquent à leur parole.

ARLEQUIN.

Ah quel païs!

LE CADIS.

C'eſt trop perdre de tems, que l'on lui donne la baſtonnade, juſqu'à ce qu'il ait repudié ſa femme.

L'HIMAN.

Nous n'avons perſonne pour executer......

LE CADIS.

Il y a des Gens en charge pour cette fonction, & heureusement je les ai menez avec moi.

ARLEQUIN.

Cela est fort heureux.

ZAIDE.

Ah ! Seigneur, seriez-vous assez barbare ?...

LE CADIS *à ceux de sa suite.*

Entrez, & faites votre devoir.

ZAIDE.

Un moment : rien ne pourra-t-il vous toucher ? daignez accepter ce present, & protegez-nous.

LE CADIS.

Que j'accepte un present ? moi ! on me prend ici pour un Cadis d'Europe. Depêchez.

ARLEQUIN.

Diable, voilà une Céremonie qui vous tient bien à cœur. *A Zaide.* Qu'allons-nous devenir ?

ZAIDE.

Je le prie en vain, il est incorruptible.

ARLEQUIN.

Il faut être du dernier Turc pour resister à une pareille Solliciteuse.

ACMET *à Zaide.*

Obéïssez à votre Maître.

ZAIDE.

Attendez.

ARLEQUIN.

Oui, attendez.

ZAIDE *à genoux au Cadis.*

Voulez-vous me voir expirer de douleur ? Quoi ! la pitié ne peut-elle vous émouvoir pour deux Amans infortunez ? Dépoüillez-vous de cette rigidité qui opprime l'innocence : Est-il de Nation assez barbare pour faire un crime de l'Amour ?

LE CADIS.

D'où ce bracelet vous vient-il ?

ARLEQUIN *à part.*

Bon, il capitule.

ZAIDE.

Il étoit à ma feuë mere.

ARLEQUIN *à part.*

Il sera bientôt à lui.

LE CADIS.

Son nom ?

ZAIDE.

Roxelane.

ARLEQUIN.

Attendez Mr. le Cadis, ce n'est point là le dû de votre Charge.

LE

LE CADIS.

Ma chere fille !

ARLEQUIN.

Sa fille ? ah ! mon cher papa.

ZAIDE.

Par quel bonheur ?

LE CADIS.

C'eſt toi qui me fût enlevée par des Corſaires. Seigneur Acmet, prenez part à ma joye ; voilà cette fille ſi chere, dont je vous ai tant de fois parlé.

ARLEQUIN.

Je crois, Seigneur Acmet, que vous & Mr. l'Himan pouvez me ceder le champ de bataille.

ZAIDE.

Mon pere, puis-je eſperer ?

LE CADIS.

Oui, garde cet Epoux ; je ſuis charmé de pouvoir ſignaler cette heureuſe reconnoiſſance, en t'accordant ce qui doit faire le bonheur de ta vie.

ACMET.

Mais Seigneur !

ARLEQUIN.

Taiſez-vous ; je vous ferai mon Hulla quand je la repudierai.

ACMET.

Quel coup de foudre !

LE CADIS.

Je vous satisferai sur ce que ma fille vous coûte.

FATIME.

Seigneur, voilà les Gens qu'Acmet avoit fait preparer pour celebrer son mariage avec Zaide, que voulez-vous que l'on en fasse?

ARLEQUIN.

Qu'ils entrent.

LE CADIS.

Il ne feroit pas honnête à nous de les employer chez Acmet, je vais les mener chez moi.

ARLEQUIN.

Non, Beau-pere, non, s'il vous plaît; il m'a fait épouser sa femme, il peut fort bien me prêter sa maison: allons Enfans, commençons la fête.

DIVERTISSEMENT.

Amans, quel que soit l'obstacle
Perseverez & vous serez contens;
L'Amour doit faire des miracles,
En faveur des Amans constans.

HULLA.

Vaudeville.

Si vous voulez voir des Epoux
Fâcheux, jaloux
Venez chez nous;
Vous en verrez en abondance:
Mais, si vous cherchez des Maris,
Qui soient commodes, & polis,
Allez en France.



Chez nous on termine un procès
Avec succès,
A peu de frais;
Et dès la premiere Audience:
Mais, si vous voulez chicanner,
Bien attendre, & vous ruiner,
Allez en France.



Lorsque l'on nous grille chez nous,
C'est aux verroüils
Que nos Epoux
Doivent toute notre constance;
Et lorsque par un heureux sort
Nous prenons une fois l'essort,
C'est comme en France.



Quand des Hullas dans ce pays
Sont établis,
C'eſt aux maris
Qu'ils doivent cette preference;
Ailleurs on ne ſuit point ces loix :
C'eſt par les femmes que le choix
S'en fait en France.



Les peuples des autres climats,
Moins délicats,
Ne ſçavent pas
Decider avec connoiſſance:
Où peut-on trouver des eſprits
Qui du bon connoiſſent le prix?
Ce n'eſt qu'en France.

Fin d'Arlequin Hulla.

LA REVUE
DES
THEATRES.
COMEDIE.

ACTEURS.

MOMUS.

LA SURPRISE DE L'AMOUR, *l'Aînée.*

LA SURPRISE DE L'AMOUR; *la Cadette.*

HORTENSIUS.

L'AMANT PROTHE'E, *en Crispin.*

L'AMANT DEGUISE' *en Valet de Théatre.*

L'OPERA.

LA FOIRE.

L'HABITANTE de l'Isle de la Folie.

ARLEQUIN ROLAND.

DEUX VALETS.

La Scene est à Montmartre.



LA REVUE
DES
THEATRES
COMEDIE.



Le Théatre répresente Montmartre.

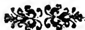
SCENE PREMIERE.

MOMUS *seul.*



IL faut avoüer qu'Apollon me donne aujourd'hui un Emploi bien récréatif! Importuné par les plaintes du Public, il m'ordonne de faire un examen general de toutes les Piéces qui ont été répresentées pendant cette année; de punir, ou de récom-

penser selon leur merite, les Auteurs & les Acteurs qui les ont données & acceptées. Je prévois que je vais faire bien des mécontens; mais n'importe, qu'ils ne s'attendent pas que je les flatte: Momus est trop ami de la verité. Cette commission me met de mauvaise humeur. Morbleu! n'étoit-ce pas assez d'avoir entendu parler de ces Ouvrages, sans être encore obligé d'en faire une révision détaillée? Mrs. les Auteurs s'imaginoient sans doute que je convoquerois cette Assemblée au Mont Parnasse, mais j'ai fait reflexion que la longueur du voyage les auroit fatiguez, & j'ai jugé à propos de leur donner rendez-vous à Montmartre, pour ne les point dépaïser; je les attens avec impatience, & je voudrois déja en être débarassé. Mais que vois-je! deux femmes! la conversation sera longue.



SCENE II.

LA SURPRISE DE L'AMOUR, *l'Aînée*, LA SURPRISE DE L'AMOUR, *la Cadette*, MOMUS.

L'AISNE'E.

TAisez-vous petite suffisante ; vous ne sçavez ce que vous dites.

LA CADETTE.

Mais ma sœur, en verité vous n'y pensez pas, il n'y a pas moïen de vivre avec vous.

MOMUS.

Doucement mes Dames : qui êtes vous, s'il vous plaît ?

TOUTES DEUX.

La Surprise de l'Amour.

MOMUS.

Oh je vous connois. Comment donc sied-il bien à des sœurs de se quereller ? Il est vrai que vous n'êtes pas jumelles

LA CADETTE.

J'en ſerois bien fâchée.

L'AISNE'E.

Quel orgüeil!

MOMUS.

Allons, allons, mes Demoiſelles, vous êtes toutes deux filles du même pere, vous n'avez rien à vous reprocher : tout le monde ſçait, à n'en pouvoir douter, que vous êtes bien à lui.

L'AISNE'E

Que diriez-vous, Seigneur Momus, d'une Cadette qui ne veut pas me reconnoître pour ſa ſœur?

MOMUS.

Cela me paroît extraordinaire. Quelles raiſons auroit-elle pour vous diſputer votre naiſſance?

LA CADETTE.

Je ne la lui diſpute point; je ſçai que nous ſommes du même ſang, mais cela lui donne-t-il lieu de diſputer avec moi de merite & d'agrémens? Quoi! ne peut-elle pas être ma ſœur ſans ſe dire mon égale? la nature ſe fait-elle un devoir de diſpenſer avec proportion les

faveurs qu'elle répand sur une famille ? qu'elle soit ma sœur tant qu'il lui plaira, pourvû qu'elle convienne que je suis le chef-d'œuvre de mon pere.

L'AISNE'E.

Qui vous le fait croire ? ma petite,

LA CADETTE.

Lui-même m'en assure.

L'AISNE'E.

Ne vous y trompez pas : souvent les peres donnent à leurs enfans ce que le public leur refuse ; en effet, qu'ont-ils besoin de loüer ce que tout le monde approuve ? Il en est d'un pere comme d'un Poëte qui lit son Ouvrage ; il soûrit nonchalament aux endroits qu'on applaudit, tandis qu'il se tourmente pour faire valoir ceux que l'on blâme.

MOMUS.

Elle a raison ; & je suis persuadé que votre pere a dû se donner bien du mouvement pour défendre Messieurs vos petits freres.

LA CADETTE.

Nos freres ! qui, les petits hommes ? Oh doucement je vous prie, ils ne sont pas du même lit.

MOMUS.

Pardonnez-moi, vraiment vous avez

été semez sur la même couche ; mais brisons là dessus, ce n'est point là le sujet qui vous amêne, & vous venez sans doute subir le jugement que je dois rendre à votre égard ?

L'AINE'E.

Pour moi je n'en ai pas besoin, & l'on sçait qu'il y a long-tems.....

MOMUS.

Oui, que vous êtes hors de Cour, vous n'avez plus rien à craindre ; malepeste, c'est un grand avantage que le droit d'aînesse, quand il dispense du parallele.

LA CADETTE.

Du parallele ? mais vraiment, y en peut-il avoir entr'elle & moi ?

MOMUS.

Pourquoi non ? quoique l'Aînée soit grande & blonde, la Cadette brune & petite, il ne laisse pas d'y avoir un grand rapport entr'elles ; en effet, elles ont la même conduite, les mêmes sentimens, à quelque chose près. L'une méprise les hommes, l'autre en est dégoûtée ; celle-ci est fâchée de n'être point aimée, celle-là voudroit l'être ; on ne se fait aimer de l'une qu'en affectant du mépris pour elle, on ne

triomphe de l'autre, qu'en feignant de la dédaigner; l'Aînée est veuve, la Cadette n'a plus de mari; un Portrait détermine la premiere à se remarier, une Lettre engage la seconde à convoler en secondes nôces; enfin tout revient au même. Il faut avoüer qu'il y a entre vous un grand air de famille.

LA CADETTE.

Que je suis malheureuse d'être ainsi confonduë avec une sœur surannée! comment on ne me sçaura nul gré de mes manieres à la mode, de l'air dont je me mets à ma toilette, de mes distractions, de mes ennuis, de mes termes choisis? car enfin, tout le monde tombe d'accord que je parle comme on ne parle point. A quel Siége auraije donc recours si le Substitut d'Appollon même ne me rend pas justice?

MOMUS.

Que voulez-vous, Madame? ce n'est ni sa faute ni la mienne.

Il chante.

Pour bien juger de vos discours,
Il faudroit les entendre.

L'AISNE'E.

Oh! pour moi je me flatte d'être intelligible.

MOMUS

Je le crois-bien, vous avez été representée assez de fois pour l'être ; mais c'est assez discourir ; il est tems que je decide (*à la Cadette*) & c'est en votre faveur que je vais prononcer.

LA CADETTE.

Je m'y attens.

SCENE III.

HORTENSIUS, LES SUSDITS.

HORTENSIUS *à la Cadette.*

QU'ai-je appris, Madame la Marquise ? il m'a été referé par certains quidams, que vous entriez dans une concurrence onéreuse à votre individu ; & je me suis transporté jusqu'ici pour y comparoître, afin qu'au préalable .....

MOMUS.

Qui est cet homme là ?

LA CADETTE.

C'est le Seigneur Hortensius mon Bibliothequaire, un fameux Philosophe ; il est un peu Pedant.

MOMUS.

Lui Pédant ? à son langage je l'aurois pris pour un Huissier.

LA CADETTE.

Seigneur Momus, souvenez-vous que vous m'avez promis de décider en ma faveur.

MOMUS.

Ma foi, Madame, votre Pédant est venu bien mal-à propos, il a tout gâté.

L'AISNE'E.

Je suis au comble de la joïe ! je n'étois revenuë ici que pour vous voir confondre.

LA CADETTE.

Jugez.

L'AISNE'E.

Prononcez.

HORTENSIUS.

Optez.

MOMUS *chante.*

Jean danse mieux que Pierre,
Pierre danse mieux que Jean.

Voilà tout le jugement qu'on en peut porter. Serviteur.



SCENE IV.

DEUX VALETS, MOMUS.

PREMIER VALET.

SEigneur Momus, on vous demande.

MOMUS.

Qui?

PREMIER VALET.

L'Amant Prothée.

MOMUS.

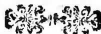
Oh qu'il entre. Si sa visite ne dure pas plus que ses répresentations, il ne m'ennuiera pas long-tems.

SECOND VALET.

Les Amans déguisez.

MOMUS.

Que d'Amans! ils se sont donnez le mot je crois. Qu'ils viennent.



SCENE V.

L'AMANT PROTHE'E *en Crispin*; L'AMANT DEGUISE' *en Valet de Théatre*, MOMUS.

CRISPIN.

PAlſambleu, mon cher Compere, vous êtes bien preſſé : je ſuis le premier en date une fois ; & les Amans de mon étoffe doivent avoir le pas ſur les Amans Dégu iſez.

L'AMANT DEGUISE'.

Il eſt vrai que j'ai paru après vous ; mais je puis me vanter à bon droit d'avoir fait plus de bruit.

CRISPIN.

Plus de bruit ? Oh parbleu je vous en défie ! J'ai été celebré par une Symphonie des plus mélodieuſes, & le Parterre m'a fait les mêmes honneurs qu'à Dom Ramire.

MOMUS.

Dom Ramire ? je n'ai point entendu parler de ce Monſieur-là.

CRISPIN.

Vraiment je le crois bien, il a passé comme un éclair ; mais patience, patience, il n'en demeurera pas là, & vous le verrez quelque jour reparoître sur l'orison avec autant de succès que feuë Madame sa sœur.

MOMUS.

Sa sœur ? qui est-elle ?

CRISPIN.

Qui est-elle ? eh parbleu, Alceste.

MOMUS,

La sœur m'étoit aussi peu connuë que le frere.

CRISPIN.

Je n'ai pas de peine à le croire : les Gens de cette famille ne paroissent jamais deux fois de suite dans le même habit ; il y a toûjours quelque chose à refaire à leur ajustement : parlez-moi des Amans déguisez, on ne les rhabille point ceux là.

L'AMANT DEGUISE'.

Tout beau Mr. Crispin : mon déguisement est tiré du fond du Sujet, & il est absolument necessaire.

MOMUS.

Il me semble pourtant que l'on s'en seroit bien passé.

CRISPIN.

C'eſt comme nous l'entendons: ne voit-on pas le même ſujet...

L'AMANT DEGUISE'.

Que dites-vous Seigneur Momus? il falloit donc retrancher la Piéce.

CRISPIN.

Et les mêmes déguiſemens dans l'Epreuve Reciproque, & dans le Galant Coureur? Pour mon Sujet il eſt des plus neufs qui ſe faſſent, & des moins embroüillez; que dites-vous de mes Divertiſſemens, de mes tic, tic, & de mes oh, oh, oh? C'eſt ma foi dommage...

L'AMANT DEGUISE'.

Que la Muſique en ſoit ſi bonne, n'eſt ce pas?

MOMUS.

On dit effectivement qu'elle eſt charmante.

CRISPIN.

La peſte! je le crois bien: elle eſt de l'auteur des Amours des Dieux; vous connoiſſez ce balet là ſans doute?

MOMUS.

Il me ſemble d'en avoir entendu murmurer quelque choſe.

CRISPIN.

Comment diable ! il n'y a point d'Opera qui fasse plus de fracas que celui-là. Est-ce que vous ne vous remettez pas cette chaconne de Timballes & de Trompettes ? Il faut avoüer que la Musique est à son plus haut periode, & j'espere qu'au premier jour nous entendrons plus que des Ritournelles à coups de Canons.

L'AMANT DEGUISE'.

Chose étrange, qu'il faille absolument de l'extraordinaire pour piquer le goût du public !

MOMUS.

Puisque vous connoissez ce qu'il lui faut, que ne le servez-vous à sa guise ?

CRISPIN.

C'est fort bien dit : pour moi je ne crains point un pareil réproche.

MOMUS,

Vous avez bonne opinion de vous même Monsieur Prothée ; cependant la disette de vos spectateurs devroit vous convaincre suffisament de votre peu de succès : vous pouvez en juger par vous même ; Mais il est tems de prononcer : Je vous

condamne tous deux à vous faire imprimer à vos dépens.

CRISPIN.

Et si on ne nous achete point, nous voilà ruinez de fond en comble?

L'AMANT DEGUISÉ.

De grace, adoucissez notre jugement.

MOMUS.

Eh bien soit: pour avoir un peu plus de débit, allez donc vous faire imprimer en Suisse.

CRISPIN.

Voilà un plaisant Arrêt!

L'AMANT DEGUISÉ.

Il faut en appeller au Public.

MOMUS.

Je ne vous le conseille pas, il confirmeroit la Sentence.

SCENE VI.

UN VALET, MOMUS.

LE VALET.

MOnseigneur, les Amans réunis veulent vous parler.

MOMUS.

Encore des Amans ! ah, ah, n'eſt-ce pas cette piéce qui a réuſſi aux Italiens ?

LE VALET.

Oui Seigneur.

MOMUS.

Et qui eſt imprimée ?

LE VALET.

Juſtement.

MOMUS.

Je la lirai au premier jour : allez leur dire que j'ordonne un plus ample informé.

SCENE VII.

L'OPERA, MOMUS.

MOMUS.

COmment ! vous entrez ici ſans vous faire annoncer ? que demandez-vous, qui êtes-vous ?

L'OPERA *chante.*

Par mes accords doux & touchans
J'inſpire la téndreſſe ;
Tous mes pas ſont des ſentimens :
De mes chants la délicateſſe,

Mes sons harmonieux, mes spectacles brillans,
Offrent des plaisirs innocens,
Et bannissent la tristesse.
Je sçai des mortels & des Dieux
Trouver une image fidele;
Tantôt je vole jusqu'aux cieux;
Et tantôt je descens dans la nuit éternelle.
Du célebre Lully j'ai consacré le nom
Au fameux Temple de mémoire,
C'est à moi seul qu'il doit toute sa gloire;
Enfin je suis Atys, Rolland, Bellerophon,
Tancrede, Thesée, Orion,
Et le protecteur de la Foire.

MOMUS.

Voilà bien du verbiage pour me faire comprendre que vous êtes l'Opera; mais que venez-vous faire ici? je ne vous ai point mandée. L'Opera n'est pas de mon distric, & Apollon ne m'a commis que pour juger les Ouvrages d'esprit.

L'OPERA.

Aussi n'est-ce point ce qui m'amene. Je viens vous solliciter pour une affaire plus importante; je suis persecuté pour une restitution, & Madame vous expliquera le fait.

SCENE VIII.

LA FOIRE, L'OPERA, MOMUS.

LA FOIRE.

Justice Seigneur Momus, justice; la Foire se jette à vos génoux.

MOMUS.

La Foire! ah, ah, voilà le beau monde qui s'assemble. Et que puis-je faire pour vous?

LA FOIRE.

J'ai passé un Bail avec lui, & je ne joüis point de son Privilege.

UN POLICHINELLE *chante.*

J'ai payé d'avance
Monsieur l'Opera,
Il a ma finance...

L'OPERA.

Et la gardera;
Notre Bail est en bonne forme
Pardevant Notaire passé.

LA FOIRE.

Il sera cassé.

L'OPERA.

La Belle, attendez-moi sous l'orme,

De-

De l'argent touché !
Faites toûjours tenir le marché.

MOMUS.

Comment diable, la Foire & l'Opera s'accordent à merveilles en vaudevilles

Oh, oh, oh,
Le charmant duo !

LA FOIRE.

Jour de Dieu ! il m'en coûte assez cher pour chanter à son unisson.

MOMUS.

Aussi de quoi vous êtes-vous avisé, Monsieur l'Opera, de vous saufiler avec la Foire ? votre gloire en est obscurcie.

L'OPERA *chante*.

Parodie d'Atis.

La gloire la plus durable
N'a qu'un éclat inconstant,
Rien n'est plus aimable
Que l'argent comptant.

LA FOIRE.

Voilà de belles maximes, comme vous voyez ; mais enfin puisque vous voulez garder mon argent, faites-moi joüir de votre Privilege.

L'OPERA.

Je vous l'ai livré, joüissez-en où vous

pourrez.

LA FOIRE.

Eh bien, cedez-moi votre Theatre.

MOMUS.

Que lui propofez-vous ? la Foire fur le Theatre de l'Opera ! que diroit-on ?

LA FOIRE.

Tre-dame ! ce ne feroit pas la premiere fois.

MOMUS.

Air. *Je ne fuis né ni Roi ni Prince.*

Sur fon Theatre ! quel fcandale !

LA FOIRE.

Je pretens être fon égale
Ne déroger non plus que lui,
Tout eft commun dans nos couliffes;
Et fon Privilege aujourd'hui,
S'étend jufques fur mes Actrices.

MOMUS.

Il faut avoüer qu'un Privilege amené de l'Opera donne de belles prérogatives !

LA FOIRE.

Me voilà bien chanceufe ! moi qui avoit donné déja des à comptes à mes Acteurs.

MOMUS.

Ces Meffieurs là vous rendront votre

argent, votre ſituation les attendrira.

LA FOIRE.

Camon ! je n'ai qu'à m'y attendre ; Ce ſont bien les Poëtes les plus durs que je connoiſſe. Que ferai-je à preſent de leurs piéces ?

MOMUS.

Gardez-les bien ſoigneuſement pour la Foire prochaine, & ſur-tout n'oubliez pas de donner la Parodie des Amours des Dieux.

LA FOIRE.

Belle reſſource ! s'il y avoit eu quelque choſe à faire, les Italiens s'en ſeroient emparez, mais ils n'ont oſé y mordre.

MOMUS.

C'eſt qu'il y a des ouvrages reſpectables qui ne craignent point qu'on les parodie.

LA FOIRE.

Ordonnez-lui donc, Seigneur, de me rendre mes eſpeces.

L'OPERA.

Oui, oui, qu'elle s'y attende.

MOMUS.

Ma foi il eſt auſſi impitoyable que vos Poëtes.

A garder vos écus, il reſſent trop de joye,
Et l'avare Opera ne lâche point ſa proye.

L'OPERA.

Air. *Pour toucher son Isabelle.*

Avez-vous dû vous attendre
Que l'argent que j'ai sçû prendre
De ma caisse sortira, a a a a a?
Ah! vraiment je suis bien tendre,
Quand il s'agit de cela, a a a a a!
Recevoir sans rien rendre,
C'est le ton de l'Opera, a a a a.

LA FOIRE.

Va, cœur de Tigre, il t'arrivera malheur, de ruiner ainsi une pauvre veuve qui a tant d'Orphelins sur les bras.

Air, *Rossignol de ce Boccage.*

Pour te punir de tes rapines,
Puissent tes airs
Aller ainsi que tes machines,
Tout de travers.

Air, *Non je ne ferai point.*

Que tout ton Opera penchant vers sa ruine
Eprouve les fureurs d'une guerre intestine ;
Et pour te souhaiter des maux pareils aux miens,
Qu'un jour tous mes Auteurs puissent être les tiens.

MOMUS.

Quelles imprecations! Cela ne vous fait-il pas trembler?

L'OPERA.

Bon, bon, je m'embarrasse bien des Poëtes.

La seule Musique
Dans les Operas
Nous flatte, nous pique;
Que les Vers soient plats
N'y a pas de mal à ça, *bis*.

SCENE IX.

UN VALET, MOMUS, L'HABITANTE DE L'ISLE DE LA FOLIE.

LE VALET.

L'Isle de la Folie, Seigneur.

MOMUS.

L'Isle de la Folie? faites entrer: que voulez-vous la belle enfant?

L'HABITANTE.

Je viens, Seigneur, me rendre aux ordres que vous avez donnés, & mes Auteurs m'envoyent à Montmartre pour me faire juger en dernier ressort.

MOMUS.

Vos Auteurs ? parbleu ils n'étoient pas trop bons pour y venir eux-mêmes.

L'HABITANTE.

C'eſt ce que je leur ai déja dit, mais il faut leur pardonner, car ils ſont d'une timidité.....

MOMUS.

Effectivement, c'eſt ce qui m'a paru dans votre Scene de l'Habitante de l'Iſle; n'eſt-ce pas vous qui vous mariez tous les jours ?

L'HABITANTE.

Oui, Seigneur.

MOMUS.

Cela eſt fort timide.

L'HABITANTE.

Seigneur Momus, un peu d'indulgence; pouvoient-ils mieux caracteriſer l'Iſle de la Folie qu'en faiſant marier tous les jours ſes Habitans ?

MOMUS.

Oüida, le pretexte eſt ſpecieux! mais ſongez-vous au fond de coquetterie qui regne dans cette Scene ?

L'HABITANTE.

Coquetterie, dites-vous ? fi donc, à quoi allez-vous ſonger ? que vous êtes

malitieux, pouvez-vous bien m'accuser de cela? moi qui suis l'innocence même.

MOMUS.

La pauvre petite, quelle simplicité! lorsqu'en un moment vous quittez votre mari pour épouser ce François qui vous donne dans la vûë: comment appellez-vous cette folie là?

L'HABITANTE.

Oh *distinguo*, s'il vous plaît: ce n'est point comme folle, c'est comme fille.

MOMUS.

Voilà justement mon compte. Ma foi je ne sçai quel parti je dois faire à vos Auteurs, ils sont bien heureux que le Parterre ait pris la chose du bon côté.

L'HABITANTE.

De grace, soyez-leur favorable.

MOMUS.

Ont-ils fait imprimer la piéce.

L'HABITANTE.

Sans doute.

MOMUS.

Tout ce que je puis faire pour leur service, c'est d'empêcher qu'on ne l'achette.

L'HABITANTE.

Il faut que vous y ayez déja pourvû,

car le pauvre Libraire s'en plaint.

MOMUS.

Et d'ailleurs n'eſt-ce point une honte de faire ſur un Theatre l'apologie des chats.

L'HABITANTE.

Tout n'eſt-il pas permis dans l'Iſle de la Folie ?

MOMUS.

Je vous entens, vous voudriez que votre titre excuſât tout le mauvais de la piéce?

L'HABITANTE.

Le mauvais de la piéce ? & ç'en eſt là le meilleur.

MOMUS.

Il n'eſt pas difficile de juger du reſte.

L'HABITANTE.

Vous n'aurez du moins rien à dire de l'intrigue & de ſa conduite ?

MÔMUS.

Parbleu, je le crois bien, vos Auteurs ne travaillent jamais qu'en Scenes épiſodiques; ce n'eſt pas ce qu'ils font de plus mal, ils connoiſſent leur portée.

L'HABITANTE.

Et vous ne comptez cela pour rien ! cela vaut quelquefois de l'eſprit.

SCENE X.

LE VALET, MOMUS.

LE VALET.

SEigneur, Arlequin, Roland..

MOMUS.

Encore? en voilà trop pour un jour; que ce soit le dernier qui ait audience.

L'HABITANTE.

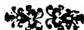
Momus, pour peu que vous soïez juste, je vais bien avoir ma revenche; ne l'épargnez-pas, je vous prie.

MOMUS.

Voilà un bon petit naturel! songez qu'il est votre frere.

L'HABITANTE.

Qu'est-ce que cela me fait? quand il s'agit de la préference, il n'y a fraternité qui tienne.



SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, ROLAND, ET LES SUSDITS.

ARLEQUIN *à cheval sur un âne.*

AH*i*, *hu dia*! Quoi tu n'avanceras pas, maudit Pegaze des Poëtes modernes?.... Ah! grace au ciel m'y voilà. *Il chante.*

Belle Bourique, enfin nous sommes dans ces lieux!

Monsieur Momus, faites un peu donner un picotin de plâtre à mon Grison.

MOMUS.

Il est assez familier.

ARLEQUIN.

He bien! venons au fait; suis-je bon, suis-je mauvais? jugez en ma faveur, autrement je fais tapage.

MOMUS.

Voilà une plaisante maniere de solliciter son Juge! faire tapage.

ARLEQUIN.

Apparemment? il n'y a que cela qui m'a fait valoir.

L'HABITANTE.

Oh pour cela, vous avez raison; c'est

le seul merite qu'on vous ait trouvé.

ARLEQUIN.

Tout beau petite péninsule, on ne demande pas votre avis ; c'est bien à vous à raisonner.

L'HABITANTE.

Pourquoi-non ? j'ai eu du moins autant de succès que vous, & mieux fondé même.

ARLEQUIN.

Mieux fondé ! allez, allez ma mie, toute reflexion faite, vous ne valez pas grand chose..... ni moi non plus.

L'HABITANTE.

Monsieur Roland en bonne foi ;
Peut-il se comparer à moi ?

ROLAND.

Mais voyez quelle suffisance !

L'HABITANTE.

Avance, avance, avance,
Avec tous tes pots de fayance.

ARLEQUIN.

Et nous aurions bien du guignon
Si nous n'en trouvions pas un bon.

En verité, voilà bien du sublime !

MOMUS.

Mais, à ce que je puis voir, je n'ai

que faire ici, moi; & vous vous dites assez bien vos veritez.

ARLEQUIN.

C'est que je la connois comme si je l'avois faite.

L'HABITANTE.

Je vois bien ce qui le pique; c'est qu'il n'a pas joüé dans l'Isle de la Folie.

ARLEQUIN.

Comment ! n'y ai-je pas joüé la Scene de la goute ?

L'HABITANTE.

Oui : mais elle n'a pas réüssi.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas ma faute, c'est celle des Auteurs.

MOMUS.

Pauvres Auteurs ! voilà comme on vous traite.

L'HABITANTE.

He bien ! que rapporterons-nous à nos Poëtes ?

MOMUS.

A vous dire vrai, cela est assez embarrassant; si leurs pieces étoient tombées, elles ne vaudroient pas la peine qu'on en parlât; elles ont eu du succès, & malgré cela, elles ne valent guére la

peine d'être critiquées : on ne peut pas en conſcience les loüer.

ARLEQUIN.

Cependant il eſt queſtion de nous juger.

MOMUS.

He bien ! Par reſpect pour le public qui s'y eſt diverti, je vous appointe.

L'HABITANTE.

Ciel ! qu'entends-je ? qui moi, je ſerois appointée ?

ARLEQUIN.

Voyez la petite ſotte, la voilà bien malade !

MOMUS.

C'eſt la plus grande grace qu'on puiſſe faire à une mauvaiſe Cauſe.

ARLEQUIN.

Pour moi, j'aime encore mieux cela que de perdre mon procès.

MOMUS.

Retirez-vous, l'Audience eſt finie.

L'HABITANTE.

Non pas s'il vous plaît ; je pretens juſqu'à la fin ſoûtenir mon caractere de Folle, & donner le bal à Montmartre ; nous chanterons auſſi, car j'ai amené avec moi des Muſiciens.

ARLEQUIN.

Ce n'étoit pas la peine, nous en aurions trouvé ici d'aussi bons qu'à Paris.

MOMUS.

Voyons donc? mais sur-tout, que cela soit court.

DIVERTISSEMENT.

L'on danse.

VAUDEVILLE.

D'une differente manie
Chacun fait son bien souverain:
L'un joüit d'un heureux destin,
Au sein de la Philosophie;
L'autre se plonge dans le vin;
Celui-ci n'aime que Sylvie;
Chacun a sa folie, lan-la.

Dorimon sans cesse manie
L'or, dont il n'ose se servir;
Ce ladre qui croit en joüir,
N'en racheteroit pas sa vie:
Le sot Damis croit mieux en agir
En le prodiguant pour Julie;
Chacun a sa folie.

D'une foule d'Amans ſuivie,
Iris les trompe tour à tour;
En public le ſeul mot d'Amour
Offenſe la prude Uranie:
Qu'on lui faſſe en ſecret la cour,
La bonne Dame en eſt ravie;
Chacun a ſa folie.

Dans tous les états de la vie
Chacun a dit-on un grain.
Je n'aime le jeu ni le vin;
Ce qui rend mon ame ravie,
C'eſt de voir le Parterre plein
Applaudir une Comedie;
Pour moi c'eſt ma folie.

FIN.

APPROBATION,
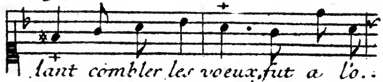
J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Arlequin Hulla*, *& la Revûë des Théatres*, Comedies, qui compoſent la ſuite du Théatre Italien. Fait à Paris le 11. Fevrier 1731.

DANCHET.

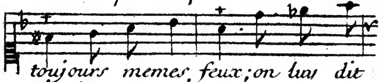
L'horoscope Accompli.

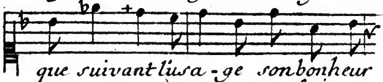


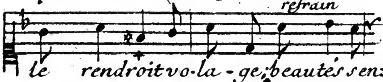






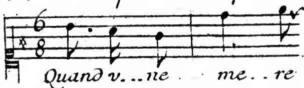


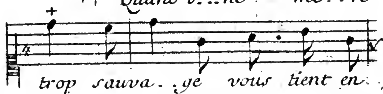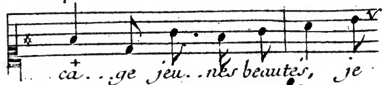







-cope est accom-pli. beau. pli.


6
8
Quand v...ne me..re


trop sauva..ge vous tient en.
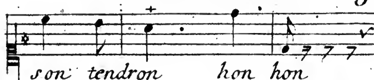

ca..ge jeu..nes beautés, je
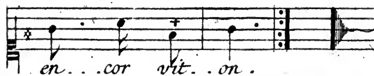

vous plains fort, quel es..clava..ge!


c'est v..ne mort. mais quand la

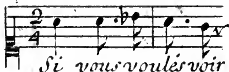

mere moins chagri-ne chés la voi.


..si ne laisse al-ler par fois

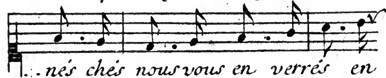




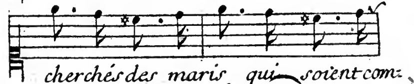
Arlequin Hulla.













La Reveüe des Theatres

D'u...ne diffe...
..ren..te mani..e cha..cun fait son
bien souverain, l'un jouit d'un heu
:reux des-tin au sein de la phi..
...lo...so..phi..e, l'autre se
plonge dans le vin, ce lui cy
n'aime que sil...vi....e cha.
refrain
.cun a sa fo..li..e. cha..e.

Tome .7. Fin du 7e Volume.
Gravé par Denise Vincent